

## CINÉMA

Portraits de famille  
Page C 3

## JAZZ

L'ultime égérie  
Page C 4

## LE DEVOIR

CABIER  
C

## CULTURE



No Jazz

L'art  
du neuf

Le Festival d'été de Québec ne cesse d'élargir sa palette musicale. Du 4 au 14 juillet, l'éclectisme sera donc à l'honneur: de la chanson francophone au blues, de la musique du monde au rock sous toutes ses formes, sans oublier un volet classique essentiel. Quelles seront les découvertes à faire lors de cette 35<sup>e</sup> édition? Pour les plus curieux, le théâtre Périscope sera sans aucun doute un point de chute privilégié.

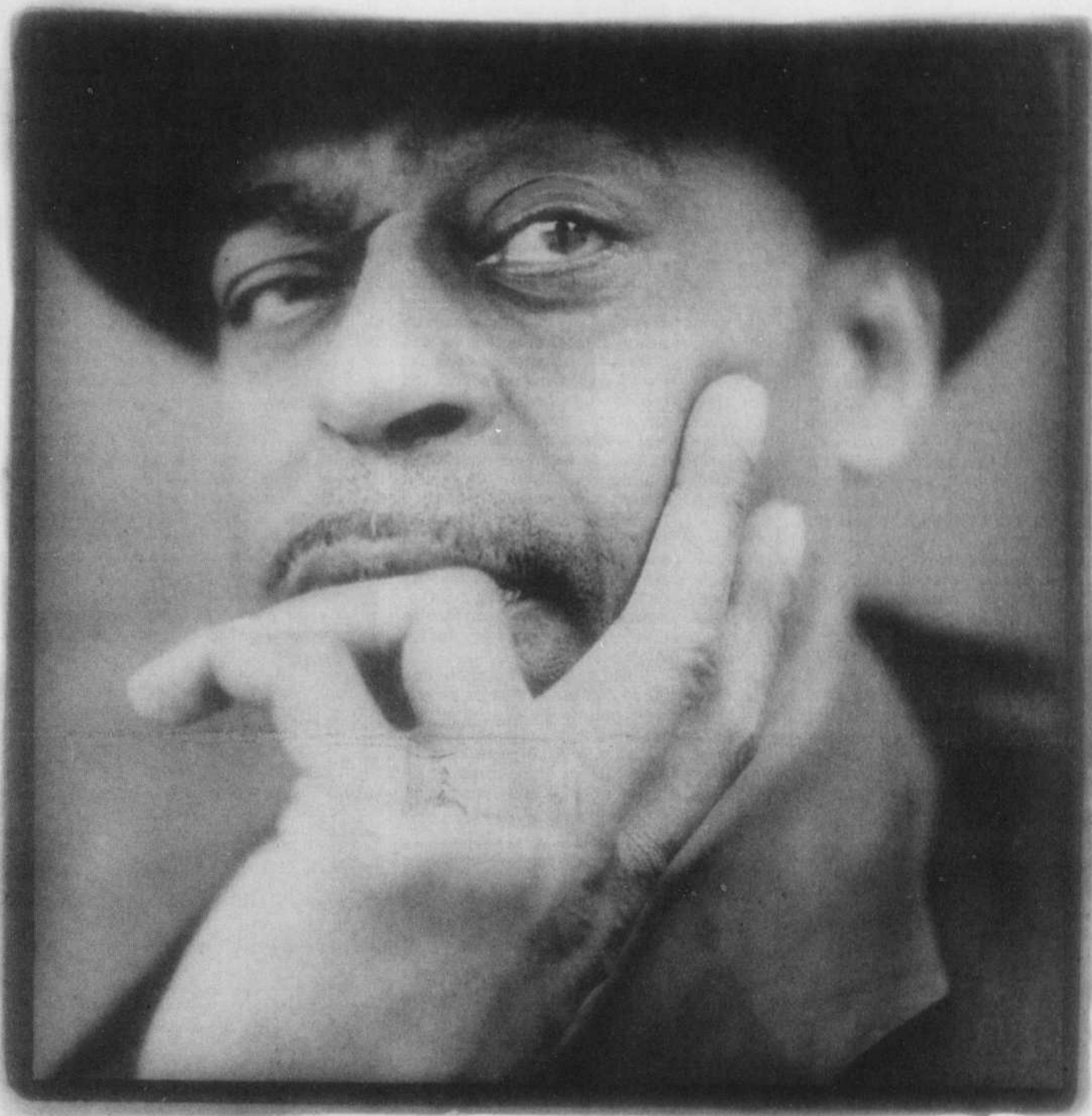
DAVID CANTIN

Depuis quelques années, le Festival d'été de Québec tente de rajeunir son image. Jean Beauchesne, le directeur de la programmation, ne s'en cache pas. Il faut donc proposer de nouveaux noms, tout en prenant des risques pour satisfaire une clientèle des plus exigeantes. Le D'Auteuil demeurant inaccessible et la salle Multi de Méduse ne répondant pas à tous les besoins, le théâtre Périscope accueillera, pour la première fois, un certain nombre d'artistes qui comptent parmi les plus intéressants de cette 35<sup>e</sup> édition. Chaque soir, le volet en salle qui s'y tiendra commencera dès 23h pour se conclure assez tard dans la nuit. De plus, les tarifs d'admission devraient être abordables dans la plupart des cas. L'aspect découverte est privilégié, ainsi qu'une certaine audace dans l'entrecroisement des genres.

En ouverture, le 4 juillet, les Français de No Jazz pourraient très bien causer une surprise, tout comme Cosmik Connection l'avait fait l'année dernière. Sous l'égide du légendaire producteur de Miles Davis, Téó Macero, cette mouture de jazz et d'électronique, quoique un peu en retard par rapport à la vague, cherche un authentique équilibre entre le bop, le jungle et une techno accrocheuse. Macero en parle comme du «vrai futur du jazz». Cela reste à prouver. Le lendemain, le renouveau dub sera à l'honneur avec Zenzie, en provenance d'Angers. À l'heure actuelle, ce mouvement d'origine jamaïcaine connaît un regain de vie sans précédent en Europe. Il regroupe les héritiers de King Tubby, Lee «Scratch» Perry et Adrian Sherwood. Durant le premier week-end, ce sera au tour de Vincent Letellier (alias Freeform) d'entreprendre sa résidence au festival en collaborant avec des artistes tels Planét Hemp, les percussionnistes africains d'Amampondo, Les Robots, et peut-être même en provoquant quelques rencontres inattendues. Il sera intéressant de prendre le pouls, deux ans après la parution de *Vegetation-Fuel*, de cette électronique aux teintes ethniques. Du nouveau matériel en perspective?

Le lundi 8 juillet, certains voudront sans doute découvrir sur scène la house à capella des Autrichiens de Bauchklang. Est-il réellement possible de reproduire hors studio ce «groove vocal» prisé un peu partout à travers le monde? Il faudra être au Périscope à compter de 21h (ou le lendemain à 23h) pour en savoir davantage. Le jeudi, Jérôme Minière présentera en primeur les nouvelles chansons de l'excellent Petit Cosmonaute dans une ambiance intimiste. Comme Minière ne vient pas souvent à Québec, l'occasion demeure des plus tentantes. Avec cet auteur-compositeur d'origine française, la qualité du travail de même que les surprises sont toujours au rendez-vous.

VOIR PAGE C 2: FESTIVAL



TSHI

LES RÉSISTANCES  
DU JAZZ

Le plus politique des engagements musicaux se manifestera le 4 juillet. Il s'appelle Archie Shepp, Roswell Rudd, Reggie Workman et Andre Cyrille. Il a eu une descendance qui elle aussi excitera la fibre contestataire. Ses aiguilleurs s'appellent Bruno Tocanne, Benoit Keller et Lionel Martin.

SERGE TRUFFAUT  
LE DEVOIR

L'obligation de résistance ou de contestation a secoué le jazz pendant des lunes et des lunes. En fait, elle lui est inhérente. Du milieu des années 40 à celui des années 70, la ségrégation fut au cœur des préoccupations esthétiques d'un nombre imposant d'artistes au point de les convertir au militantisme. Chez Coltrane, la résistance fut habillée de religions. Son *Love Supreme*, son offrande à Dieu, était protestante, bouddhiste, zen et africaine.

Chez Miles Davis, elle trempait dans l'individualisme. Chez Cecil Taylor, elle était et demeure stylistique. *Idem* pour Paul Bley. Puis il y eut les politiques. Charles Mingus et Max Roach furent les premiers à afficher ou plutôt à formuler des manifestes sonores qui avaient ceci de singulier qu'ils avaient la franchise comme le courage de leurs opinions. Que le gouverneur de l'Arkansas envoie la garde nationale pour empêcher qu'une gamine fré-

quente l'université des p'tits Blancs et hop! Mingus écrivait dans la rage les *Fables Of Faubus*, du nom du gouverneur en question. Qu'un loustic conjugue la politique avec le mépris et hop! Max Roach composait la *Freedom Now Suite*.

De tous les politiques, Archie Shepp fut l'empêcheur de tourner en rond par excellence. L'acteur des contrariétés. L'auteur passionné de ces sens dessus dessous qui avaient le chic d'instiller le malaise dans un univers manipulé par les patrons de cet académisme propre à chloroformer les quidams. Voilà que le Shepp revient au Festival de jazz.

Il n'y revient pas n'importe comment. On sait, c'est une lapalissade. Toujours est-il qu'il ne nous revient pas comme il nous était venu il y a deux ans au Spectrum, ni comme il y a une dizaine d'années dans l'ancien TNM. Au Spectrum, il était accompagné du pianiste Horace Parlan avec lequel il interpréta les vieux blues. Les plus historiques d'entre eux, les *St James Infirmary*, *God Bless The Child* et compagnie. Au TNM? Avec son quartet régulier.

Aujourd'hui, en fait le 4 juillet, fête nationale des Américains, il nous revient avec l'une de ses formations... politiques! Celle qu'il fonda avec les trombonistes Roswell Rudd et Grachan Moncur III, le contrebassiste Jimmy Garrison et le batteur Beaver Harris. Ils étaient alors tous membres de la New Thing. Cette nouvelle chose qui avait ceci de nouveau qu'elle accoucha du free jazz.

Il y a un aspect inusité à cette histoire. Après avoir travaillé à ou favorisé l'éclosion de la révolu-

tion musicale, Shepp, parce qu'il avait réalisé qu'elle avait alors fait son temps, qu'elle était dans un cul-de-sac, s'attela à sa mise entre parenthèses. Une fois le jazz décapé, nettoyé de toutes ses scories, il y avait nécessité, selon lui, de revenir aux origines. D'où cette série de deux albums qu'il consacra, en compagnie du pianiste Horace Parlan, aux blues nés à La Nouvelle-Orléans, voire à Liverpool. La *St James Infirmary* vient de la cité des Beatles.

Une fois, donc, ce travail d'archéologie accompli, l'exemple fut repris par plus d'un. Ces deux albums parus sur étiquette Steeple-Chase sont pour beaucoup dans l'émergence du mouvement dit revivaliste dont Wynton Marsalis est le chef de file depuis vingt ans maintenant. Et alors? Maintenant que la sauce a bien pris, voilà que Shepp renoue avec les vieux anges de la liberté.

Garrison et Harris n'étant plus du monde ici-bas, Shepp et Rudd ont fait appel à de vieilles connaissances partageant évidemment avec eux l'esthétique du déstabilisant. À la contrebasse il y aura Reggie Workman, à la batterie on retrouvera Andrew Cyrille. Tous ensemble, ils ont publié l'an dernier *Live In New York*, paru sur étiquette Soundscape qu'Universal distribue, qui fut sans contredit une des dix meilleures nouveautés. Sur cet album, on peut entendre Leroy Jones alias Amiri Baraka réciter sur certaines pages ses poèmes. Soit dit en passant, ce dernier a écrit un des livres essentiels sur le jazz: *The Blues People*.

VOIR PAGE C 2: RÉSISTANCES

Culture

THÉÂTRE

# Un coup de foudre absurde

## L'HOMME DE MES RÊVES

De Jack Sharkey. Traduction et adaptation: Josée La Bossière. Mise en scène et bande son: Reynald Robison. Interprètes: Evelyne Rompré, Tony Conté, Nancy Bernier, Pierre-François Legendre et Serge Bonin. Décor et accessoires: Patricia Ruel. Costumes: Catherine Higgins. Éclairages: Lucie Bazzo. Assistance à la mise en scène et régie: Josée Kleinbaum. Assistance aux accessoires: Marie-Eve Lemieux. Au théâtre Beaumont Saint-Michel, 51, route 132, Saint-Michel-de-Bellechasse (autoroute 20, sortie 341). Jusqu'au 17 août 2002.



Tony Conté, Evelyne Rompré et Serge Bonin dans *L'Homme de mes rêves*, au théâtre Beaumont Saint-Michel.

DAVID CANTIN

Imaginez la situation: une pétilante célibataire décide de ramener dans son appartement un «beau grand gars» qui vient de s'évanouir à ses pieds à la fin d'un marathon à Montréal. Avec l'aide d'un policier, elle tient comme prétexte qu'il s'agit en fait de son véritable époux. Le coup de foudre aura-t-il lieu au réveil? Une fois à l'intérieur du logis, c'est la ronde des histoires les plus abracadabrantes. N'avez crainte, tout est possible dans un contexte comme celui du théâtre d'été. Glissant dans un absurde plutôt comique, *L'Homme de mes rêves*, de Jack Sharkey, traduit par Josée La Bossière, passe l'épreuve du divertissement cocasse.

**Le pari, de façon générale, fonctionne pour Robison et son équipe**

Avec Reynald Robison à la mise en scène et des interprètes tels Evelyne Rompré et Tony Conté, cette comédie très dynamique vise assez juste. Une fois que Lili se retrouve seule avec son bel inconnu, elle se met à rêver à un stéréotype qu'elle vénère: l'Italien viril, sportif et tombeur. Dès que sa colocataire Roxane découvre le kidnappé étendu inconscient sur le sofa, elle commence à interroger Lili. D'une demi-vérité aux mensonges loufoques, on entre alors dans la mécanique d'une situation extrêmement compliquée. Le copain de Roxane et l'agent Bernard suivront aussi dans cet engrenage comique plu-

tôt classique. C'est grâce à une certaine contamination humoristique et un dynamisme dans la mise en scène que *L'Homme de mes rêves* échappe à la grossièreté ridicule. On ne peut pas dire que toutes les répliques soient pertinentes, mais on pardonne quand même certains détours un peu faciles. Il faut peut-être donner beaucoup de crédit à Reynald Robison, qui a su mettre en avant la fabulation absurde sans pour autant perdre l'attention du public. Encore une fois, on découvre une Evelyne Rompré à la hauteur des attentes. La candeur et l'innocence du personnage de Lili passent plutôt bien: comme la plupart des menteuses, elle demeure irrésistible.

Dans le rôle de Thierry Wiseman, Tony Conté se tire plutôt bien d'affaire, surtout dans la deuxième partie de la pièce. Une certaine complicité finit par prendre entre le couple en devenir. Pour ce qui est de Nancy Bernier, Pierre-François Legendre et Serge Bonin, leur jeu reste sympathique dans la mesure où on se trouve au théâtre d'été. On peut parfois exagérer, hésiter et même rire lorsque les tournures comiques fonctionnent aussi bien. De plus, Robin-

son a eu l'heureuse idée de rendre la chose plutôt vivante. Le rythme sautillant amuse, puis permet de minimiser certains défauts dans la structure d'ensemble. Après l'entracte, l'action se bouscule de manière un peu curieuse pour faire en sorte que le *happy end* opère. Les dernières scènes sont précipitées et finissent par gâcher un peu la saveur absurde de cette rencontre.

Au chapitre du décor, la reconstitution de l'appartement de Lili et Roxane est simple mais efficace. Plusieurs détails se rencontrent pour permettre d'en arriver à un résultat concluant. Les couleurs très vives encadrent les situations comiques qui se fauflent jusqu'au dénouement final. Le pari, de façon générale, fonctionne pour Robison et son équipe. L'imagination débordante résiste tout de même aux blagues un peu douteuses. Côté traduction, le travail de Josée La Bossière mise aussi sur des jeux de mots un peu faciles à l'occasion. Est-ce la formule du théâtre d'été qui commande un tel laisser-aller?

Il faut finalement prendre une pièce comme *L'Homme de mes rêves* pour ce qu'elle est: un divertissement fort sympathique. De plus, le théâtre Beaumont Saint-Michel, à une trentaine de minutes de Québec, demeure un endroit très accueillant.

# RÉSISTANCES

SUITE DE LA PAGE C 1

Ce show a ceci de d'ores et déjà séduisant qu'il nous permettra d'entendre enfin le tromboniste Rudd. On dit enfin parce que pendant longtemps, beaucoup trop longtemps, Rudd s'était retiré de la scène du jazz pour mieux étudier les folklores des cinq continents. En plus d'être un tromboniste, et un grand, ce diplômé de Yale est un fameux archiviste des musiques. Il vient d'ailleurs d'enregistrer un album en compagnie d'artistes sénégalais.

Toujours est-il que Rudd à ceci de commun avec le saxophoniste Steve Lacy qu'il est à la fois un primitif et un avant-gardiste. Son style puise dans le jeu des trombonistes de La Nouvelle-Orléans et dans le contemporain. Il n'a jamais été «bibop». Il fut plus influencé par Tricky Sam Nanton et tous ses trombonistes experts en bâillements de crocodiles que par J. J. Johnson. Il est surtout un des précurseurs du jeu moderne que des plus jeunes comme Craig Harris ont emprunté.

C'est quelqu'un, ce Rudd! Il faut l'entendre développer ses pleines et ses déliées sur *Acute Motelitis*, ou la célèbre *Ujamma*, ou *Bamako*, ou *Slide By Slide* et autres morceaux que l'on retrouve sur le compact mentionné et qui seront au programme de leur prestation.

Il y aura donc la résistance selon Shepp et Rudd. Il y aura

également, au Off-Festival de jazz, celle du trio formé par le batteur Bruno Tocanne, le saxophoniste Lionel Martin et le contrebassiste Benoit Keller. De ce côté-ci de l'Atlantique, on connaît pas ou peu ces jazzmen français à cause des éternels malaises de la distribution. À la lecture des mensuels *Jazzman*, *Jazz-Hot* et *Jazz Magazine*, on constate que...

Sur étiquette Agapes, ce trio vient de confectionner un bijou justement baptisé... *Résistances!* Un album où l'on nous promène dans les *Méandres du fou*. Un album introduit et conclu par rien de moins qu'une appropriation du célèbre *Chant des partisans*. Ces messieurs font partie de cette tendance que les Louis Sclavis, Michel Portal, Henri Texier défendent et protègent. Laquelle? L'implosion de tout ce qui est musicalement plat et gros bêta.



Ils sont sans compromis sans être militants. Ils ne sont pas les adhérents lymphatiques d'un discours ou d'une méthode. Pourquoi? Parce que avec eux, à leur égard, ils cultivent l'exigence. N'avez crainte! Leur musique n'est pas ardue, n'est pas harassante. Elle colle au temps présent. Ou plutôt, elle en discerne les lignes de fractures. Mettons qu'elle est très anti-Front national. Suffit de causer cinq minutes à peine avec Tocanne pour s'en rendre compte.

Elle a ceci d'également moderne, dans le sens esthétique, qu'elle ne se contente pas de reproduire *ad nauseam* la litanie des lieux communs. Leur jazz n'est pas un jazz d'emprunt, mais bien un jazz qui se cherche avec constance. Autrement dit, qui est admirable. En plus de jouer ensemble, ces trois instrumentistes se produiront ici et là sur les scènes du Off, notamment dans le cadre du show consacré à Roland Topor.

Les cartes de la résistance maintenant dévoilées, il nous reste à espérer qu'elles favoriseront l'émergence de beaucoup d'autres.



Archie Shepp à la une de la revue *Jazz Magazine* de février 2001.

SOURCE JAZZ MAGAZINE

# FESTIVAL DU 29 JUIN AU 17 AOÛT

DIRECTION ARTISTIQUE : AGNÈS GROSSMANN [www.arts-orford.org](http://www.arts-orford.org)

# ORFORD

Ce soir à 20h

## LES CHAMBRISTES D'ORFORD

Œuvres de L.v. Beethoven et A. Schoenberg  
Janos Starker, violoncelle  
Menahem Pressler, piano  
Jonathan Crow, violon  
Olivier Thouin, violon  
Neal Gripp, alto  
Jutta Puchhammer-Sédillot, alto  
Janos Starker, violoncelle  
Denis Brott, violoncelle  
Carole Sirois, violoncelle  
Menahem Pressler, piano

Vendredi 5 juillet à 20h

## LES CHAMBRISTES D'ORFORD

Œuvres de J.S. Bach, E. Grieg, J. Brahms  
Yuval Yaron, violon  
Jutta Puchhammer-Sédillot, alto  
Heidi Litschauer, violoncelle  
André Laplante, piano

Samedi 6 juillet à 20h

## TRIO BEAUX-ARTS

F. Schubert - Trio no 2 en mi bémol majeur, D. 929  
S. Rachmaninov - Trio élégiaque, no 2 en ré majeur, opus 9

Centre d'Arts Orford  
3165, chemin du Parc, Orford (Qc) J1X 7A2  
1 888-310-3665 - (819) 843-9871  
[centre@arts-orford.org](http://centre@arts-orford.org)

Ces concerts sont précédés, à 19h, d'une conférence de monsieur Carol Bergeron



# FESTIVAL

SUITE DE LA PAGE C 1

En fin de soirée, le mystérieux projet électro-kitsch de Daniel Thouin et Justin Allard prendra toute la place. De bien drôles de Robots, ces deux-là! Avant l'arrivée de la dernière fin de semaine, on recommande le programme double du vendredi soir. Il faut absolument prêter l'oreille à la pop franchement sombre et élégante du groupe montréalais The Dears, l'un des meilleurs de sa catégorie en ce moment. Ensuite, la formation de rock ambiante Below The Sea prendra la relève. Une musique instrumentale, plutôt introspective, qui évoque, de bien des manières, un travail de composition aussi ample que rigoureux. Le lancement d'un deuxième album, sur l'étiquette montréalaise Where Are My Records, intitulé *Les arbres dépayseront davantage*, aura lieu au même moment. Sans contredit l'un des bons coups du festival cette année.

En clôture, une visite attendue en la personne du guitariste américain Gary Lucas. L'ancien collaborateur de Captain Beefheart et du regretté Jeff Buckley se joindra aux Français de Tanger, fera vivre sur scène son groupe Gods & Monsters, travaillera en collaboration avec le New-Yorkais DJ Spooky, puis présentera une trame musicale au légendaire film



Jérôme Minière

SOURCE FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL

expressionniste allemand *Le Golem*. Une invitation toute spéciale, qui amènera l'événement à se conclure sur une note prestigieuse. Une première à Québec, en ce qui concerne cette légende vivante. À ne pas manquer.

Il ne faudrait pas oublier de dire un mot sur le vol de nuit qui aura lieu, parallèlement, au Kashmir Nightclub. Tout au long du Festival d'été, ce bar de la rue Saint-Jean tentera d'insuffler une ambiance propice aux débordements en tout genre. Lors des onze jours de festivités, les Projet Orange, Dubmatique, WD 40,

Insurgent, tout comme le Downtown Seb Blues Experience (le chanteur des Respectables en solo) seront de passage. Du 11 au 14 juillet, l'endroit accueillera One Ton de Québec ainsi que ses invités dans le cadre d'un «crazy lounge» qui s'annonce assez imprévisible. Le trio de Québec faisant beaucoup parler de lui un peu partout au Canada en ce moment, il faudra sans doute arriver tôt. Et puis, il y a tout ce qui passera ailleurs en ville: spectacles, animation dans les rues, scènes à profusion. Coup d'envoi jeudi prochain.

samedi 29 juin / dimanche 30 / lundi 1<sup>er</sup> juillet : 17 concerts

samedi 29 juin

17h30 Dan Noseworthy Trio (in memoriam) ..... CB  
20h30 Jacintha Tuku et Jim Hillman. LO  
21h30 Rouge Ciel ..... VV  
22h Ivanhoe Jolicœur: Hommage à Miles Davis ..... ESC  
22h30 Vanasse/Viret Quartette ..... LO  
24h Tom Van Seters Quintette ..... AL

dimanche 30 juin

17h30 Trio L.M.L. .... CB  
20h30 David Amram: Hommage à Jack Kérouac ... LO  
21h30 Daniel Lessard et son Barocco Quintette .... VV  
24h François Marcaurette Quart. ... AL

lundi 1<sup>er</sup> juillet

14h Rencontre avec David Amram CDP  
17h30 Trio Tocanne-Martin-Keller ... CB  
20h30 Jessica Vigneault Quartette et Stanley Péan ... LO  
21h30 Pierre St-Jak Trio ..... VV  
22h Trio Maze Lacuna ..... CDP  
22h Guilbeault: Homm. à Mingus... ESC  
22h30 Deveault/Roussel Latin Sext. LO  
24h Eduardo Pipman Quartette ... AL

• CB = Cheval blanc, entrée libre • LO = Lion d'Or, 24\$ (billets de soirée: 2 concerts, sauf le 30: 1 grand concert)  
• VV = Le Va-te-Vient, 8\$ • ESC = L'Escogriffe, 7\$ • AL = Alizé, entrée libre • CDP = Case del popolo, 14\$: 10\$/ 22\$: 16\$

Mardi: Frank Lozano Quartette • Marilyn Crispell / Lotte Anker Duo • No Name Jazz Sextette • Lori Freedman Trio • André Leroux: Hommage à Coltrane • Pasquale D'Inca: Hommage à Topor • Paul Cram Orchestra

Billetteries • L'Oblique 514-499-1323 • Billetterie Articulée 514-844-2172

[www.LOFFfestivaldejazz.com](http://www.LOFFfestivaldejazz.com)

62 CONCERTS • 6 SALLES



## Culture

CINÉMA



L'odyssée d'Alice Tremblay de Denise Filiatrault se colle d'abord à l'univers d'Alice au pays des merveilles, dont le personnage principal passera de l'autre côté du miroir pour découvrir un monde enchanté où les règles de notre société basculent.

## Photo de famille et airs connus

## L'ODYSSÉE D'ALICE TREMBLAY

Réalisation: Denise Filiatrault. Scénario: Sylvie Lussier, Pierre Poirier. Avec Sophie Lorrain, Martin Drainville, Pierrette Robitaille, Marc Labrèche, Marc Béland, Mitsou Gélinas, Pascale Desrochers, Gordon Masten, Louise Portal, Jacques Languirand, Liliana Komorowska, France D'Amour, Pierre Lebeau, Denise Bombardier, Michel Barrette. Image: Pierre Gill. Musique: François Dompierre.

## ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

La recette a été éprouvée avec *Les Boys*: mettre dans un même chaudron une foule de vedettes du petit écran, les offrir en grappes au spectateur, plein la vue comme on dit, sur un air de comédie. Les spectateurs québécois, ravis de se retrouver en terrain connu — et le terrain connu est celui du petit écran —, acceptent alors de fréquenter le grand. Le cinéma, pour rejoindre la large audience, n'a d'autre choix que de se mettre à la remorque de la télé. Triste constat qui donne ce que ça donne.

L'odyssée d'Alice Tremblay, par lequel Denise Filiatrault continue à apprivoiser le médium cinéma après les deux volets des *Laura Cadieux*, repose en soi sur une bonne idée: prendre à rebrousse-poil l'univers des contes

de fées et des légendes. L'animation américaine *Shrek*, d'Andrew Adamson et Vicky Jensen, avait créé une imagerie délicate sur la même trame l'an dernier. Ici, on vise et on atteint beaucoup moins de finesse. Les gags sont gros, déboulent vite. Les chansons n'apportent rien à l'intrigue et s'oublient sitôt entendues. On tient pour acquis que le public québécois doit se faire expliquer les farces, alors on appuie. «Enchanté», formule de politesse, prend un autre sens dans le royaume enchanté. Les clins d'œil sont soulignés au cas où le spectateur ne saisisse pas la référence tout seul. C'est le plus bas dénominateur commun de l'humour qui est toujours visé à travers des sketches ficelés à la vacomme-je-te-pousse.

L'odyssée d'Alice Tremblay se colle d'abord à l'univers d'Alice au pays des merveilles, dont le personnage principal passera de l'autre côté du miroir pour découvrir un monde enchanté où les règles de notre société basculent. En l'occurrence, Alice (Sophie Lorrain, la fille de Denise Filiatrault) est ici une bonne Québécoise, mère de famille monoparentale, qui s'ennuie au travail comme dans la vie, avant de franchir le passage d'un monde enchanté.

Le film, qui s'enroule à travers des rencontres et des saynètes stupides à portée grivoise, sera prétexte à des numéros d'acteurs en rafale, numéros généralement vulgaires. Marc Labrèche en grand méchant loup libidineux, Mitsou en chaperon rouge

déluré, Louise Portal en Blanche-Neige qui a laissé tomber son prince charmant pour se taper les sept nains (un par semaine), etc. Au moins Louise Portal incarne-t-elle avec une énergie joyeuse sa Blanche-Neige d'âge mûr. La distribution générale ne verse que dans la parodie de cuisine.

Au centre de l'histoire: Alice, ahurie devant ce monde incompréhensible qui s'ouvre à elle, mais aussi un apprenti prince charmant (Martin Drainville) qui cherche à monter en grade et compte sur Alice pour l'aider à changer de statut. Également, Marc Béland en prince charmant tombeur de ces dames et Pierrette Robitaille, tour à tour mé-



Mitsou dans le rôle du Petit Chaperon rouge.

chante fée Carabosse de caricature et fée marraine pleine de bonnes intentions.

Sophie Lorrain est une bonne interprète dans le registre dramatique, mais la comédie ne semble pas sa tasse de thé et elle a le sourire bien morose. Son profil terre à terre convient mal au merveilleux. Difficile de l'accompagner au royaume du rêve. Mais ici, le royaume du rêve est fort mal servi de toute façon. Seul le bal au château possède quelque envolée avec la magie des costumes et la grâce des danses. Il faut voir le prince incarné par Marc Béland se jeter sur la fausse Cendrillon pour, comme il dit, «la sauter». Rien de très transcendant au chapitre de l'intrigue. Les dialogues volent à l'unisson au ras des pâquerettes. Le pauvre Martin Drainville enchaîne les numéros ridicules pour montrer à quel point il est pataud. Dur!

Des personnages font trois petits tours et puis s'en vont, juste pour montrer qu'on n'a oublié personne. Jacques Languirand se profile en père Noël mais disparaît après une pirouette. Jean-René Dufort surgit avec son charme pour s'effacer subito presto. Denise Bombardier a à peine le temps de jouer l'infante outragée. Certains rôles ont-ils été coupés au montage? Ou le film se voulait-il vraiment une succession de courtes apparitions en *head dropping*? On s'interroge. Mais tout l'aréopage des têtes connues du petit écran sourit pour la photo de famille. En guise d'appât.

## Ma vie, ma musique, ma folie

## THE DADDY OF ROCK'N'ROLL

Réalisation, image, montage: Daniel Bitton. Avec Wesley Willis. Musique: Wesley Willis. Canada, 2002, 59 minutes.

## ANDRÉ LAVOIE

Wesley Willis répète à qui veut l'entendre: «I'm a rock star». Le ton est sans appel: l'homme ne tolérerait pas d'être contredit sur ce point. Pourtant, oubliez la démarche de Mick Jagger, le charisme de Bono ou la dégainée d'Ozzy Osborne. Wesley Willis n'a rien d'un sex-symbol, encore moins d'un chanteur de charme, et tout du clochard qui traîne son poids démesuré, sa misère de vivre et sa schizophrénie dans les rues pas très glamour de Chicago.

D'avantage extraterrestre que star du rock, Wesley Willis a quand même trouvé sa place sur la scène musicale underground et l'artiste suscite assez d'intérêt pour que le cinéaste montréalais Daniel Bitton lui consacre un documentaire, d'une forme tout aussi bancale que l'existence débridée de son sujet. *The Daddy Of Rock'n'Roll*, avec ses images rarement attrayantes, un montage approximatif, une caméra peu flatteuse pour le physique ingrat de Willis (la sueur ne cesse de couler sur son visage balafre), fait lui aussi figure d'ovni ou d'oracle. Quant à ceux qui voient en Garou la quintessence du rocker, ils auront un léger choc et devront réviser leur définition.

Si nous serons nombreux à être rebutés par la poésie minimaliste et répétitive des chansons de Wesley Willis (pas moins de 2000 à son actif pour un total de 40 albums), alors que la provocation et la vulgarité semblent ses deux principales sources d'inspiration, on s'inclinera devant sa persévérance à mener sa carrière tambour battant, à tenter d'oublier ses kilos en trop et, surtout, à combattre ce qu'il nomme ses démons. Bien logés dans sa tête depuis une dizaine d'années, ils expliquent en bonne partie la personnalité de l'homme, le chaos qui l'anime dans sa démarche artis-

tique et le désarroi médicamenteux qui forge son quotidien.

Passant d'une laborieuse séance d'enregistrement à des conversations à bâtons rompus dans un autobus sur les pulsions suicidaires de Kurt Cobain et de Jim Morrison, Daniel Bitton suit, parfois invisible, parfois comme un intrus, l'existence laborieuse de la «star». Ses nombreux amis décrivent avec admiration sa combativité tout comme sa créativité et tentent d'encourager, à leur manière, l'épanouissement de sa carrière. D'un abord repoussant, l'homme sait se faire rigolo et chaleureux pour conquérir son entourage, et particulièrement les disquaires que Willis sollicite un à un pour assurer ses ventes et son rayonnement.

Le ton du documentaire est malgré tout élogieux et c'est sans doute ce qui fait de *The Daddy Of Rock'n'Roll* l'œuvre d'un admirateur destinée à des inconditionnels, laissant en plan ceux qui voudraient comprendre quelle place occupe réellement Wesley Willis dans l'étonnant paysage musical où il évolue, bref, de sortir du cercle des initiés. Et il faut investir beaucoup d'ardeur pour saisir les propos de l'homme, à cause d'une prise de son légèrement déficiente et d'échanges davantage marmonnés que clairement énoncés. En s'égarant dans cette culture de la marge extrême, pas étonnant que l'on ait parfois recours à des sous-titres, qui ne paraissent nullement répétitifs tant Willis et certains de ses comparses parlent une langue parfois incompréhensible, que l'on soupçonne être de l'anglais...

Daniel Bitton aura réussi à nous faire connaître un de ces phénomènes qui peuplent le monde grouillant, fauché et rebelle de la musique underground. Malgré une sympathie manifeste pour Wesley Willis, ce portrait risque fort de n'intéresser que ceux déjà convertis aveuglément à la cause artistique du chanteur et à son combat pour la vie. Au mieux, les autres éprouveront davantage de pitié que de curiosité, ce qui n'était sans doute pas l'objectif visé par le cinéaste en signant *The Daddy Of Rock'n'Roll*.



Wesley Willis n'a rien d'un sex-symbol, encore moins d'un chanteur de charme.

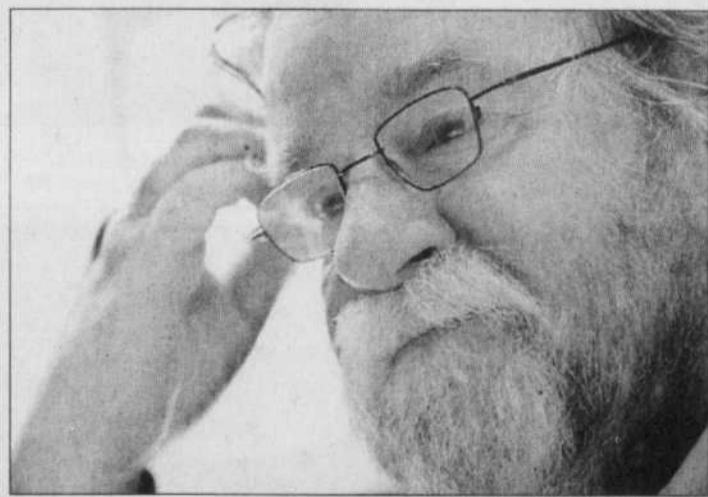
## Jean-Claude Labrecque et la trajectoire collective

Son film *RIN* prend l'affiche à Ex-Centris avant de se voir diffuser à Télé-Québec. Jean-Claude Labrecque remonte à travers lui le cours du Rassemblement pour l'indépendance nationale, tumultueux parti qui, de 1960 à 1968, flamba chez nous comme un feu de paille.

## ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Jean-Claude Labrecque aura participé activement à graver sur pellicule la petite histoire du Québec. Sa caméra de cinéaste, en fiction ou en documentaire, s'est retrouvée derrière son film sur la visite du général de Gaulle lançant son célèbre «Vive le Québec libre!», sur *La Nuit de la poésie*. Il a ressuscité à l'écran l'affaire Coffin, la vie du musicien André Mathieu, l'aventure des Compagnons de Saint-Laurent, et bien d'autres épisodes et visages de notre trajectoire collective.

«C'est mon petit côté archivist, confesse-t-il. Je suis né à Québec et, dans cette ville, les traces de l'histoire sont partout et nous donnent envie de plonger dans le passé. Rien de plus fascinant que de parler avec des gens qui connaissent l'histoire. Que je fasse un film sur de Gaulle, sur Félix Leclerc, sur Claude Léveillé, sur *La Nuit de la poésie*, je parle d'une façon ou d'une autre d'enracinement.» Quand on lui a proposé de remonter le cours de l'histoire du



Le cinéaste Jean-Claude Labrecque.

RIN (Rassemblement pour l'indépendance nationale), il a sauté dans le train. Michel Martin, qui travaille à la Cinéma-thèque québécoise, spécialisé dans l'histoire du RIN, débaya la voie. Marcel et Monique Simard, des Productions Virage, ont suivi.

Le RIN a vécu de 1960 à 1968, premier parti souverainiste au Québec avec à sa proue les André D'Allemagne, Pierre Bourgault, Andrée Ferretti, qui se disputaient à qui mieux mieux et ruaiant dans les brancards de leur société.

«Je croyais connaître le RIN, explique Jean-Claude Labrecque, mais c'est en travaillant sur ce film que j'ai vraiment appris son histoire. Quand Pierre Bourgault explique ce qui s'est passé lors du Samedi de la matraque, les détails sont vérifiables en archives.

Mais les scènes d'époque tournées pour les bulletins de nouvelles n'en donnaient qu'un mince aperçu. On a dû revisiter ces archives.»

«Il y a un fonds du RIN à la Bibliothèque nationale: la documentation écrite, les affiches, les macarons, etc. Radio-Canada et TVA conservaient de leur côté leurs archives tournées en 16 mm.» Le cinéaste a utilisé des chutes de son film sur la visite du général de Gaulle. Des extraits de documentaires français et américains furent mis également à contribution.

«En parallèle, on restitue les années 60, une période délirante. L'équipe du film avait été très active au cours de ces années-là. Monique Simard, moi, Yves Les autres. Notre monteur, Tobs Chapat, était présent dans les manifes-

tations gardées en archives dont il faisait le montage. Il disait: «Je dois être dans ce groupe-là au coin de la rue.»

Plutôt que de multiplier les interviews, Jean-Claude Labrecque a décidé de limiter les entretiens contemporains à Pierre Bourgault, André D'Allemagne, Andrée Ferretti, en les mêlant aux documents d'époque.

«Au tout début du projet, on est allés voir André D'Allemagne pour tâter le terrain de futures entrevues, explique Jean-Claude Labrecque. Atteint d'un cancer du foie, il nous a annoncé n'avoir que quelques mois à vivre. La semaine suivante, nous étions chez lui, passant quatre jours à tourner une longue conversation, sans savoir si le film pourrait se faire. Mon regret fut de ne pas l'avoir mieux connu auparavant. Il avait voulu regrouper des gens qui réfléchissaient sur des problèmes et événements de société. Il disait des choses passionnantes.»

André D'Allemagne, mort avant la fin du film, n'a pas vu RIN, mais Jean-Claude Labrecque dit admirer Pierre Bourgault et Andrée Ferretti pour le regard généreux qu'ils ont posé sur le film. «Ce n'est pas toujours facile de se voir 35 ans plus tard. Ils se chicanèrent tellement entre eux à l'époque. Dans le film, on a évité de trop plonger dans le terrible conflit qui opposait Pierre Bourgault et René Lévesque, politiquement aux extrêmes.»

«Se plonger dans l'histoire du RIN, c'est comprendre que le rendez-vous national est derrière nous. Cette période-là est terminée», conclut le cinéaste.

## L'ÉTÉ 2002 AU DOMAINE Forget

Tous les concerts commencent à 20 h 30

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE FORGET 22 JUIN AU 25 AOÛT 2002

Mercredi 3 juillet 25\$

Fabio Zanon, guitare  
La première québécoise du célèbre guitariste brésilien.

Jeu 4 juillet 32\$

LES JEUDIS JAZZ INDUSTRIELLE ALLIANCE  
Didier Lockwood, violon  
Romane, guitare, Marc-Michel Le Bévilion, contrebasse  
Le grand jazzman français dans un hommage à Stéphane Grappelli.

FIN DE SEMAINE DU GOUVERNEMENT DU CANADA

Vendredi 5 juillet 25\$

Les Ballets Jazz de Montréal  
Direction artistique: Louis Robitaille  
L'énergie de la danse sous toutes ses formes et dérivés.

Samedi 6 juillet 32\$

Les Cent ans de l'Orchestre symphonique de Québec  
Direction: Yoav Talmi  
Soliste: Darren Lowe

Dimanche 7 juillet Gratuit

Fête Champêtre  
De 14h à 16h  
Inauguration de l'exposition sur les Cent ans de la propriété.

## LES BRUNCHES-MUSIQUE

TOUS LES DIMANCHES DE 11H À 14H

30 juin Athanor, musique celtique

7 juillet «Cool Jazz» Trio Daniel Marcoux

BILLETTERIE  
(418) 452-3535 ou 1-888-336-7438

ADMISSION:

• Adultes: 25\$ ou 32\$ (taxes incluses)

• Attrib. (60 ans et plus): 23\$

• Étudiants: 16\$ (taxes incluses)

• Enfants jusqu'à 12 ans: gratuit

ABONNEMENT  
10 billets de concert au choix dans la programmation régulière du festival pour seulement 210\$ taxes incluses, et bien plus encore.

Forfaits HÉBERGEMENT-CONCERT disponibles

Visitez notre site

www.domaineforget.com

Taxes et service inclus

## Culture

CINÉMA

L'enthousiasme  
des commencements

LE RIN

Réalisation, scénario et caméra:  
Jean-Claude Labrecque. Mu-  
sique: Michel Akyama. Docu-  
mentaire québécois.ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Rarement formation politique à la vie si brève aura eu un impact aussi important sur les orientations du Québec sans qu'on ait retenu grand-chose de son histoire. Né en 1960, le RIN (Rassemblement pour l'indépendance nationale) mourut de sa belle mort en 1968 après avoir conféré une légitimité à l'idée d'un Québec souverain. Le PQ portera plus haut le flambeau de la cause en rameutant davantage de suffrages, mais les espoirs du début, les rêves de jeunesse de ce projet d'indépendance étaient inscrits dans l'œuf du RIN.

Jean-Claude Labrecque est un cinéaste qui a toujours croisé le parcours de notre histoire. Avec *Le RIN*, il ressuscite une époque, les tumultueuses années 60, ainsi qu'un mouvement porté par un élan collectif extraordinaire. Force documents d'archives font revivre le fougueux Pierre Bourgault de jeunesse, le tribun qui enflammait les foules et pouvait d'un mot attiser une flamme ou freiner l'élan de ses troupes. À ses côtés, Andrée Ferretti mais aussi André d'Allemagne et Guy Pouliot, les croisés de la première heure à la tête du RIN, apparais-



Une affiche de la belle époque du RIN, avec Pierre Bourgault à sa tête.

sent à l'écran, comme les autres joueurs de l'échiquier politique de l'époque: Jean Lesage, Daniel

Johnson, René Lévesque, Trudeau aussi, qu'une certaine émeute lors d'un défilé de la

Saint-Jean-Baptiste vint ébranler.

Querelles internes, affrontements avec le parti naissant de René Lévesque, ralliement derrière le «Vive le Québec libre!» du général de Gaulle: la brève histoire du RIN est aussi marquée par l'apparition du FLQ sur le terrain de l'action plus radicale. Mais c'est la naissance du Parti québécois qui poussera le RIN à se saborder lui-même en 1968 pour ne pas nuire à la cause de l'indépendance en multipliant les bannières.

Ce sont cet enthousiasme des commencements, cette énergie juvénile qui renaissent à travers le documentaire si vivant de Labrecque. Outre les images d'archives qui permettent la vraie remontée du temps, le documentariste a multiplié les récentes entrevues avec Bourgault et Ferretti, bien sûr, mais aussi avec André d'Allemagne, décédé depuis, entretiens qui éclairent grandement leur parcours d'antan. Le regard rétrospectif des anciens du RIN gagne une lucidité au passage des années mais perd la fougue et l'illusion des premiers engagements dans leur Québec d'alors qui brûlait d'accéder à la lumière. Voir ce film aujourd'hui alors que les flammes souverainistes paraissent si faibles suscite une sorte de mélancolie.

Comme le résumait Pierre Bourgault en 2000: «À travers toutes ces années, j'ai compris une chose: il faut rêver, il faut rêver toujours. Il faut surtout rester fidèle à ses rêves de jeunesse. Ce sont les seuls.»

SOURCE PRODUCTIONS VIRAGE

FIJM

## Marianne Faithfull, l'ultime égérie

SYLVAIN CORMIER

«Hello, this is Marianne...», commença le message laissé par Marianne Faithfull dans sa boîte vocale. À l'autre bout du fil, j'accusai méchamment le coup. Imaginez. Marianne. Pour un peu, j'étais en 1967 et j'étais Mick Jagger, le boyfriend. Avertissant Marianne qu'Andrew — Andrew Loog Oldham, alors gérant des Stones et «découvreur» de la blonde enfant, fille d'espion britannique et de baronne autrichienne — allait passer la prendre avant d'aller voir Jimi Hendrix, pardi. En spectacle au Bag O'Nails, boîte à la mode du Swinging London. Trentecinq ans effacés en une phrase. Frisson. Austin Powers au cube.

Marianne a décroché au deuxième appel. «Hello darling!» Jour, m'dame, c'est pour l'entrevue. «Non», elle n'était pas au mariage de Paul McCartney et Heather Mills, célébré ce jour-là. «C'est pas trop mon genre, les mariages, a-t-elle rigolé. Et puis moi, je travaille!» *Indeed*. Elle proposera le spectacle de l'album *Kissin' Time* le mercredi 3 juillet au FIJM, arrêt montréalais d'une tournée qui parcourt l'Europe et l'Amérique du Nord. Spectacle résolument rock, cinq ans après l'hommage à Kurt Weil de sa première visite au même FIJM. Prestation disponible en DVD. «Je n'ai pas vu le produit fini: c'était bien? Do I look good in it?» Sur. Ce n'est plus la Marianne des premières pages de *Made-moiselle Age Tendre*, mais elle y est magnifique. Tout est dans le port de tête. Pricier. «J'étais si belle en ce temps-là que je n'avais pas besoin de parler.» Pause; faites jouer *As Tears Go By*, la chanson de Jagger-Richards qui la lança en 1965. Et soupirez.

Je lui ai demandé si les talentueux jeunes gens qui ont collaboré à *Kissin' Time* — les Beck, Etienne Daho, P. J. Harvey, les gars des groupes Pulp et Blur, Billy Corgan des Smashing Pumpkins, Dave Stewart — ne la regardaient pas un peu comme la Marianne de leurs années 60 de rêve. «Je savais que oui

et faisais semblant que non. Ce sont des fans mais d'abord des musiciens, des créateurs. Le travail prend le dessus.» De fait, c'est surtout François Ravard, son gérant, qui régala la tablée. «C'était un grand ami de Serge [Gainsbourg, of course], et Beck et Billy le talonnaient de questions. Alors, il s'exécutait. Et de temps à autre, je glissais une de mes histoires. J'en ai de très bonnes.»

Pas l'histoire de Marianne trouvée nue dans une peau de bête par les policiers de Londres reniflant de la drogue chez Keith Richards en février 1967, quand même? «Non, non, ce sont des gens de bon goût. Ils aiment bien que je leur parle des sessions d'enregistrement auxquelles j'ai assisté.» Outre les ses-

sions des Stones, elle était là quand les Beatles gravèrent *A Day In The Life*, *Lovely Rita*. «C'était fascinant. J'étais comme à l'université. J'observais. Paul me parlait un peu, m'expliquait des trucs.» Et Marianne de rappeler que c'est avec Paul McCartney et Peter Asher (de Peter & Gordon) qu'elle se rendit au party où elle rencontra «Mick and Keith». Re-frisson. Et re-pause; faites jouer *Sister Morphine*, de l'album *Sticky Fingers* des Stones. C'est sa chanson.

«Il va falloir qu'on arrête», s'est excusée Marianne Faithfull. «Beck doit appeler dans cinq minutes.» Bon, d'accord si c'est Beck. «OK darling? À tout à l'heure!» C'est ça. Rendez-vous chez Wilfrid Pelletier.



Marianne Faithfull

SOURCE FIJM

MUSIQUE ALTERNATIVE

L'électronique  
imprévisible  
de Tim Hecker

DAVID CANTIN

Tim Hecker ne fait rien comme les autres. Il passe rapidement du glitch minimal (sous le pseudonyme de Jetone) à l'électronique ambiante pour enfin aboutir à une sorte de noise organique sur *My Love Is Rotten To The Core*.

Ce deuxième album en mois d'un an sur l'excellente étiquette montréalaise Substratif (un sous-label d'Alien 8) s'écoute comme une réaction contraire aux sonorités très introspectives du précédent. Le Montréalais d'adoption se défend bien, affirmant ceci: «J'ai constamment besoin de faire des choses différentes. Cela ne me pose aucun problème d'aller dans plusieurs directions à la fois.» On avait déjà compris, surtout lorsque ce jeune créateur décide de déconstruire le rock stéréotypé de Van Halen. Un coup fumant.

Au moment où vous lisez ces lignes, Tim Hecker doit être quelque part en Europe, où il passera une bonne partie de l'été. En l'espace d'environ deux ans, cet artiste sonore est devenu l'un des piliers de la scène électronique particulièrement excitante à Montréal en ce moment. Son plus récent projet a de quoi surprendre.

«L'automne dernier, explique-t-il, Eric Mattson m'a invité dans le cadre de soirées sous le thème de l'appropriation musicale. Comme j'ai toujours eu un certain intérêt pour le rock, l'intention au départ était d'utiliser des solos de guitare d'Eddie Van Halen, que je transforme au moyen de filtres numériques.» Comme le suggère Hecker, des morceaux aux allures parfois surréalistes se sont donc enchaînés. «Je ne voulais pas qu'il s'agisse d'une sorte de blague, il s'agissait plutôt de mêler un certain humour à des ambiances parfois plus dramatiques. Le collage et le hasard ont joué un rôle fondamental dans cette démarche qui se rapproche davantage du noise.»

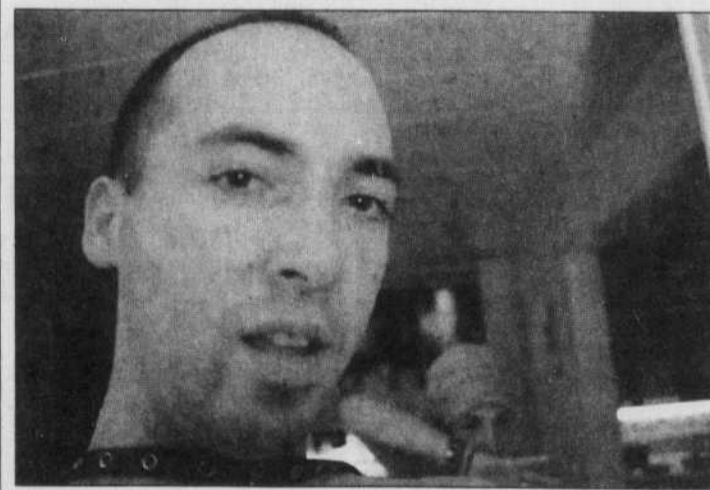
Sur les cinq pièces de ce court album, on reconnaît tout de même la signature très abstraite de ce natif de Vancouver. À partir d'extraits d'entrevues d'Eddie Van Halen ou de déclarations risibles de Sammy Hagar, des liens finissent par se croiser et donnent lieu à des moments dignes du film parodique *Spinal Tap*. Toutefois, il est impressionnant de découvrir comment Tim Hecker finit par se tirer d'affaire. «J'ai eu énormément de plaisir à faire cet album, même si je luttais contre une sinusite alarmante en décembre dernier. De plus, lors d'une

première partie pour *Godspeed You Black Emperor!* en janvier à Montréal, j'ai été très surpris par la réaction du public. Une chose est certaine, je ne voulais pas me répéter avec un disque purement hypnotique comme *Haunt Me, Haunt Me Do It Again*.»

Avancer

Lorsqu'il est question de parler de sa musique, Hecker n'aime pas trop théoriser ou maintenir un discours quelque peu intellectuel. «Ce qui compte pour moi, c'est de pouvoir avancer sur le plan artistique. Je risque beaucoup, mais en même temps, je me tance assez rapidement dans un genre précis. Par contre, d'un projet à l'autre, il est important de conserver une certaine chaleur, des repères mélodiques ainsi qu'une réelle substance organique. L'émotion derrière cette musique demeure essentielle.» Est-ce qu'il croit éventuellement approfondir la techno minimale qu'il crée sous le nom de Jetone? «Cette forme, beaucoup plus stricte, me demande davantage de temps. Peut-être que cet automne je poursuivrai de nouveau dans cette direction? Toutefois, pour l'instant, j'ai plutôt envie de collaborer avec des groupes. À mon retour d'Europe, au mois d'août, je commence déjà à travailler avec *Fly Pan Am*. J'apprécie beaucoup ce qu'ils font, et cette rencontre sur le plan musical me stimule beaucoup. On verra quant au résultat. On ne peut jamais savoir à l'avance si le courant passera.»

En Europe, où le nom de Hecker circule de plus en plus, des dates de concerts sont déjà prévues à l'agenda. Il souhaite aussi prendre un peu de recul après deux années particulièrement intenses au chapitre créatif. «Deux albums sur *Force Inc.*, deux autres sur *Substratif*, d'autres pièces sur plusieurs compilations: cela commence à faire beaucoup, et je ne veux surtout pas me perdre dans ce processus. C'est vrai que la scène électronique montréalaise n'a jamais été aussi forte, mais personnellement, je n'écoute plus beaucoup ce type de musique. En ce moment, le classique ou le rock vont davantage me chercher. C'est peut-être simplement un réflexe.» On ose pourtant croire que Tim Hecker a encore bien des choses à partager avec un public qui le suit d'une expérience à l'autre. *My Love Is Rotten To The Core* tient ses promesses audacieuses.

MY LOVE IS ROTTEN  
TO THE CORETim Hecker  
(Substratif - Alien 8)

Tim Hecker

SOURCE ALIEN 8

HITCHCOCK TOUS LES LUNDIS 21 H

Du suspense tout l'été!

La corde

Psychose

Sueurs froides (Vertigo)

Frénésie

Fenêtre sur cour

Les oiseaux

La mort aux troussees

H comme... Hitchcock

Télé-Québec  
telequebec.tv

Culture

**LE RING INTÉRIEUR**  
Un film de Dan Bigras  
Tous les jours à 17h30 et 19h30  
Cinéma ONF - 1564 rue St-Denis  
www.onf.ca

**eXCentris**  
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

Pirogi et vodka

BERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

Quiconque connaît Norman Nawrocki sait qu'il s'enflamme lorsque vient le temps de parler de causes sociales qui lui tiennent à cœur. Avec son groupe anarcho-rhythmique Rhythm Activism, qu'il dit être sur la glace pour l'instant, il était question de brasser les consciences. Plusieurs des nombreuses activités publiques de Nawrocki tendent à secouer les poux de l'irresponsabilité civile. Des cordes à son arc, Nawrocki en possède plusieurs. Avec son dernier projet, DaZoque!, il brouille autrement les ondes.

Il est vraiment surprenant de voir Nawrocki se taire. Pourtant, avec DaZoque!, qu'il forme avec la violoniste du Bag Street Klezmer Band, Minda Bernstein, il se tait et laisse parler son violon. Le projet d'avant DaZoque!, l'an dernier, était Bakunin's Bum (du nom de l'activiste russe du XIX<sup>e</sup> siècle), un excellent disque réalisé avec le mont-réalais 1-Speed Bike. *Fight to win!* combine des rythmes hypnotiques et des discours des représentants de la Ontario Coalition Against Poverty, à qui les profits générés par les ventes sont versés. Mais là, celui qui évolue comme comédien, comme auteur, comme musicien et comme activiste communautaire se la ferme. «DaZoque! est un projet de musique sans paroles. Pour le plaisir d'écouter de la musique. J'ai des projets en masse avec des paroles. Mes projets de livres, de spoken words avec le violon sont pleins de paroles. Là, je peux me concentrer sur le jeu de mon instrument et ceux des gens avec qui je joue.»

Chargé politiquement

Exit l'animateur de cabarets sociaux et de spoken words dont il est un adepte. Mais il faut se rassurer, Nawrocki précise qu'il «ne s'agit que d'une autre branche à l'arbre de [sa] musique». DaZoque! fraye sur des musiques d'Europe de l'Est mais n'en reste pas là. Les airs traditionnels côtoient les passages plus exploratoires, les envolées joyeuses, et longe des corridors d'inquiétude. «C'est la musique qui est sortie de nos



Le groupe DaZoque!

MICHEL LALOUX

violons.» Le père de Nawrocki est polonais et sa mère, ukrainienne. Sa collègue est fille d'immigrés juifs de Pologne et de Russie. «J'ai voyagé beaucoup en Europe de l'Est avec Rhythm Activism. Ce sont des influences musicales qui m'ont touché.» D'ailleurs, un *side-project* de Rhythm Activism, les Flaming Pirogis, qui allie des rythmes dansants à la musique d'Europe de l'Est — «on en parlait comme de la musique de divorce» —, pourrait renaître de ses cendres prochainement.

La musique klezmer émerge des plages musicales de DaZoque! «La saveur essentiellement, c'est l'Europe de l'Est. C'est comme si on mangeait un pirogi rempli de vodka. C'est le goût qui reste dans la bouche, avec un petit punch. On voulait aller plus loin dans la musique et donner d'autres petits punchs.» Des sursauts de musique actuelle survient cette musique, ce qui la rapproche en quelque sorte de la *hasidic new wave* new-yorkaise. «Une façon de regarder ça, c'est de comparer avec des cartes postales: c'est l'Europe de l'Est, c'est une femme qui chante dans la rue, c'est un bison qui se promène dans la rue ou dans les champs. Il y a des moments inquiets, des moments excitants.» Le tout est nappé de rythmes et de sons échantillonnés.

DaZoque! amalgame l'horizon classique de Bernstein et l'esprit du rock indépendant dans lequel évolue Nawrocki. «On peut dire que j'apporte les idées. Minda apporte le raffinement. Il y a un partage des tâches. C'est comme un ange et le

diabole qui se rencontrent. On fait un mariage avec les violons.»

Apolitique, DaZoque!? Les choix esthétiques du duo ne sont pourtant pas futiles. Ce passage par la musique d'Europe de l'Est, ce retour par les racines, malgré le silence de Nawrocki, peut être lu comme chargé politiquement. «Il y a des métaphores partout. On essaie d'al-

ler chercher la joie dans la noirceur. Il y a plein de noirceur à notre époque. Avec notre petit ami Fred [le bison de la pochette], dans la pièce Buffalo Watch, on parle de la fragilité du système écologique, de la façon dont on traite les bêtes, sans respect, comme on traite le monde et l'écologie. Si tout le monde peut réfléchir à ces moments d'émotions, si on est capables d'amener les gens dans une place intérieure, si on peut amener de la lumière dans la noirceur, pour chacun, ce sera une façon de contribuer au bien-être de ceux qui écoutent cette musique.»

Le groupe a été monté pour le lancement du disque, et pour le Festival de jazz. «On a demandé aux musiciens qui ont participé au disque.» Sur scène, ce septet a beaucoup plus de «kick» que sur l'album, révèle le principal intéressé. «En anglais, il y a le mot *zany*. C'est pas fini, mais plus flyé et plus théâtral aussi.» On verra bien au Musée d'art contemporain de Montréal, lundi à 21h.



SOURCE FUM

Le duo The Herbaliser, formé de DJ Ollie Teeba et Jake Wherry.

Sur la voie du raffinement

BERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

The Herbaliser est un nom associé à ce qui se fait de mieux dans le hip-hop britannique. Le duo de DJ Ollie Teeba et Jake Wherry est venu souvent à Montréal, si bien qu'il n'a plus aucun secret pour le public d'ici. Le plus beau fleuron de l'étiquette Ninja Tune revient à Montréal dans le cadre du FIJM (après y être passé en 1998). Avec un disque encore frais dont le titre en dit long, *Something Wicked This Way Comes*. Le disque du perfectionnement pour The Herbaliser? Sans aucun doute.

La dernière fois que The Herbaliser est passé à Montréal, c'était pour l'album *Session One*, un disque *live* avec un groupe complet, connu sous le nom de... The Herbaliser Band. C'était en octobre 2000, au Spectrum. Pour que quelque chose de «wicked» vienne par ici, le groupe a mélangé les ingrédients qui ont fait son succès depuis plus de huit ans: les échantillons piqués à d'autres sont désormais mélangés avec les propres instruments du groupe. Il en résulte une profondeur jamais encore égalée par le duo.

Le groupe The Herbaliser cherche à rendre plus d'émotions qu'à ses débuts

réaction à la stérilité et au caractère clinique de la musique dansante jouée *live*. C'était il y a six ou sept ans, et la dance music commençait à avoir des plages dans les grandes manifestations. Mais les gens ne jouaient pas avec de vrais instruments. Aujourd'hui, les musiciens du dance perform avec de vrais instruments.»

Côté texte, Wherry rappelle que chacun des MC invités sur le disque est responsable de ses paroles. «Nous avons une variété intéressante de rappers et de MC d'un peu partout», précise Wherry, ce qui ajoute à la dimension du disque. Entre le «good time band» et les productions de beats en studio, le groupe cherche à rendre plus d'émotions qu'à ses débuts. «Il y a beaucoup d'émotions dans notre musique. Les partitions vocales sont à la discrétion des rappers, selon ce qu'ils veulent écrire. Nous fournissons la musique et les émotions. Les pistes instrumentales sont beaucoup plus libres. Nous permettons à l'auditeur de créer ses histoires à partir des histoires dans la musique.» Aux rappers aussi.

La musique de The Herbaliser s'étend à d'autres horizons. La dernière pièce de l'album, *Unsung Song* — des paroles n'ont jamais été ajoutées à la pièce, faute de temps —, puise même dans les racines du blues. «Avec les pistes instrumentales, nous avons étendu les profondeurs, ajouté des textures. Il y a plus d'émotions spirituelles. Nous avons grandi, j'ai eu deux enfants depuis», confie celui qui dit aussi avoir changé d'attitude envers les médias.

Tournée canadienne

La tournée canadienne 2002 de The Herbaliser prend fin aujourd'hui. Wherry concède qu'il devient de plus en plus rare d'entendre The Herbaliser Band. Depuis sept ans, certains des musiciens ont lancé des albums solos, ont gagné leur propre notoriété et leur propre reconnaissance. «Herbaliser devient une chose spéciale quand tous jouent ensemble parce que les gars sont difficiles à joindre.» Le succès mérité de la version *live* de l'album du groupe accroît leur réputation. «Nous faisons de plus gros shows ici qu'à Londres, du moins jusqu'à tout récemment. Les gens commencent à avoir des attentes élevées. Nous sommes considérés comme des favoris de festivals. Pourtant, nous ne sommes que huit musiciens qui tentent de jouer de la bonne musique funky. Il faut vivre avec cette pression.» Qui s'en plaindrait?

En Angleterre, le groupe tourne moins qu'avant. Des contraintes financières ont mis fin aux grandes tournées. Et la carrière parallèle de chacun des groupes complique les choses. Le tandem a même pris la route avec des platines pour un show de DJ avec un des MC de l'album, l'excellente Wildflower. Une des rares occasions de voir The Herbaliser avant longtemps? «La dernière fois, c'était au Spectrum. Cette fois, la salle est plus petite. J'espère que ce n'est pas le début de la fin de la carrière de Herbaliser à Montréal», s'inquiète le musicien. Une idée pour les programmeurs du FIJM? «Nous avons hâte de jouer sur une des scènes extérieures du FIJM.» A vrai dire, nous aussi avons hâte de les voir. Mais Wherry assure que personne ne les a approchés en ce sens.

Influence du direct

Les arrangements des cordes comme des cuivres sur ce disque poussent le raffinement à de hauts niveaux. La nouvelle façon de travailler du duo en a modifié le son, qui n'a jamais été aussi fouillé. Au lieu d'utiliser les échantillons d'autres musiciens, le duo a pondu ses propres sons. «Plutôt que d'entendre un échantillon, je pouvais entendre la musique que je voulais entendre, poursuit Wherry. J'ai joué de la guitare, des claviers, de la basse sur la plupart des pièces. Nous avons utilisé des pistes enregistrées par moi-même et par les claviers et la section de cuivres du groupe.» The Easy Access Orchestra a fourni les arrangements des cuivres sur cinq ou six pièces.

Ainsi, la manière Herbaliser, où le direct a toujours eu une grande importance, a fini par influencer le produit studio. «Quand nous avons commencé comme groupe, c'était en

«LA (MINORITÉ) L'EMPORTE!»

«Le divertissement le plus musclé, le mieux figolé et le plus trépidant de Spielberg depuis Les aventuriers de l'arche perdue. Le meilleur film d'action de la saison.»

TIME RICHARD CORLISS

«★★★★ Un film qui vous transporte dans la MAGIE et l'IVRESSE les plus pures du monde du cinéma.»

Chicago Tribune MICHAEL WILMINGTON

«UN TRIOMPHE. (Rapport minoritaire) nous rappelle pourquoi nous allons au cinéma en premier lieu.»

Chicago Sun-Times ROGER EBERT

«La (minorité) l'emporte. ÉBLOUISSANT. C'est... du cinéma à son meilleur.»

People LEAN ROZEM

«Cruise et Spielberg TOUCHENT L'OR.»

US Weekly ANDREW JOHNSTON

«Deux fois BRAVO! Une pièce de maître.»

EBERT & ROEPER

TOM CRUISE

RAPPORT MINORITAIRE

VERSION FRANÇAISE DE «MINORITY REPORT»

À L'AFFICHE!

PARADIS	PARISIEN	VERSAILLES	LACORDAIRE 11	BOUCHERVILLE
MÉA-PILEX GUILLET	BOUCHERVILLE	BROSSARD	PONT-VIAU 16	COLOSSUS LAVAL
TASCHEREAU 18	CARR. ANGRIGNON	LES CHENEAUX GUILLET	JACQUES CARTIER 14	POINTE-CLAIRE
ST-BRUNO	ST-THERÈSE 8	TERREBONNE 14	ST-JEAN	ROCK-FORÊT
PLAZA DELSON	ST-EUSTACHE	ST-JEAN	ROCK-FORÊT	CHATEAUGUAY
LES CHENEAUX GUILLET	ST-HYACINTHE	GRANBY	GATINEAU	HULL
ST-HYACINTHE	ST-EUSTACHE	ST-JEAN	ROCK-FORÊT	TROIS-RIVIÈRES 0
CINÉMA DU CAP	SHAWINIGAN	ST-JÉRÔME	CHATEAUGUAY	LACHENAIE
BOREL-TRACY	ST-BASILE	VALLEYFIELD	CHATEAUGUAY	DRUMMONDVILLE
CINÉMA LAURIER	VICTORIAVILLE	STE-ADELE	SHERBROOKE	JOLIETTE

AMEN.

Un film de Costa-Gavras

Ulrich Tukur  
Mathieu Kassovitz

www.amen-lefilm.com  
www.christalfilms.com

«SURPERCOMIX.»  
«un film somptueux, inventif et surtout extrêmement drôle.»

«MISSION ACCOMPLIE.»  
«on n'avait pas autant ri depuis Les Visiteurs...»

«Une vraie comédie pop.»

«...comédie très réussie...  
Un conseil: allez la voir!»

«spectaculaire, drôle, extrêmement distrayant.»

«une heure et 47 minutes de pur divertissement.»

À L'AFFICHE!

PARADIS	PARISIEN	VERSAILLES	LACORDAIRE 11	BOUCHERVILLE
MÉA-PILEX GUILLET	BOUCHERVILLE	BROSSARD	PONT-VIAU 16	COLOSSUS LAVAL
TASCHEREAU 18	CARR. ANGRIGNON	LES CHENEAUX GUILLET	JACQUES CARTIER 14	POINTE-CLAIRE
ST-BRUNO	ST-THERÈSE 8	TERREBONNE 14	ST-JEAN	ROCK-FORÊT
PLAZA DELSON	ST-EUSTACHE	ST-JEAN	ROCK-FORÊT	CHATEAUGUAY
LES CHENEAUX GUILLET	ST-HYACINTHE	GRANBY	GATINEAU	HULL
ST-HYACINTHE	ST-EUSTACHE	ST-JEAN	ROCK-FORÊT	TROIS-RIVIÈRES 0
CINÉMA DU CAP	SHAWINIGAN	ST-JÉRÔME	CHATEAUGUAY	LACHENAIE
BOREL-TRACY	ST-BASILE	VALLEYFIELD	CHATEAUGUAY	DRUMMONDVILLE
CINÉMA LAURIER	VICTORIAVILLE	STE-ADELE	SHERBROOKE	JOLIETTE

«ABSOLUMENT FABULEUX!»

«... ON A RI, ON A TREMBLÉ, ON A AIMÉ CES PERSONNAGES, ON A DÉCOUVERT UNE HISTOIRE «VRAIE»...»

CHAOS

LE PEUPLE MIGRATEUR

À L'AFFICHE!

PARADIS	PARISIEN	VERSAILLES	LACORDAIRE 11	BOUCHERVILLE
MÉA-PILEX GUILLET	BOUCHERVILLE	BROSSARD	PONT-VIAU 16	COLOSSUS LAVAL
TASCHEREAU 18	CARR. ANGRIGNON	LES CHENEAUX GUILLET	JACQUES CARTIER 14	POINTE-CLAIRE
ST-BRUNO	ST-THERÈSE 8	TERREBONNE 14	ST-JEAN	ROCK-FORÊT
PLAZA DELSON	ST-EUSTACHE	ST-JEAN	ROCK-FORÊT	CHATEAUGUAY
LES CHENEAUX GUILLET	ST-HYACINTHE	GRANBY	GATINEAU	HULL
ST-HYACINTHE	ST-EUSTACHE	ST-JEAN	ROCK-FORÊT	TROIS-RIVIÈRES 0
CINÉMA DU CAP	SHAWINIGAN	ST-JÉRÔME	CHATEAUGUAY	LACHENAIE
BOREL-TRACY	ST-BASILE	VALLEYFIELD	CHATEAUGUAY	DRUMMONDVILLE
CINÉMA LAURIER	VICTORIAVILLE	STE-ADELE	SHERBROOKE	JOLIETTE

